

## Arzier-Le Muids



« J'ai mal vécu mon arrivée, car j'avais l'habitude de sortir tout le temps, et ici j'ai compris que j'allais devoir montrer mes compétences. »

Michael, 17 ans, arrivé en décembre dernier



« Mon avenir était perdu. Désormais, j'ai du recul et j'ai gagné en maturité; ça m'a permis de changer de philosophie de vie. »

Pedro, 18 ans, au centre depuis deux ans

# Des jeunes en rupture se remettent sur les rails

Entre discipline militaire, ambiance de colocation et stages en pleine nature, l'association Stage Nature vient en aide aux jeunes tombés dans la délinquance.

Marine Dupasquier Texte  
Florian Cella Photos

C'est vêtu d'un uniforme rappelant celui des militaires, imprimé camouflage bleu, qu'Éric Maroni nous accueille. « Cette tenue, c'est 60% du job », assure d'emblée le directeur de l'association Stage Nature. Fondée en 2019, celle-ci s'est récemment implantée dans le Cube de Verre, à Arzier-Le Muids, un site initialement dédié à l'accueil d'enfants autistes.

Dans cette imposante bâtisse à l'intérieur lumineuse, ce sont désormais des jeunes en situation de grande vulnérabilité qui sont pris en charge. Ils y suivent un programme privé intitulé Stage Désist, basé sur la notion de « désistance », qui implique l'abandon de la délinquance (*lire encadré*). Car, ici, très rares sont ceux qui n'ont pas eu affaire à la justice.

Niché dans la campagne, le centre offre la solution de la dernière chance, l'ultime recours pour ceux chez qui rien d'autre n'a fonctionné. Les quelques individus admis, des garçons de 14 à 18 ans au parcours cabossé, ont souvent enchaîné les fugues de leurs foyers et les récidives. Jusqu'à se retrouver en rupture totale avec leurs proches et la société. « Quand ils arrivent ici, ils sont souvent dans un état sanitaire et psychologique déplorable », lâche Éric Maroni.

« Mon avenir était perdu et personne ne savait où l'on allait me mettre, souffle Pedro, 18 ans, au centre depuis deux ans. Quand on est au fond, on a tendance à ne faire confiance à personne. À l'époque, je consommais beaucoup d'herbe et j'étais rentré dans un cercle vicieux où j'avais complètement perdu ma capacité de discernement. »

Le jeune homme, qui parle d'un air serein en choisissant soi-



Laurent Ducasse, cofondateur de l'association Stage Nature, et Éric Maroni, président.

gneusement ses mots, semble bien éloigné du voyou de 16 ans dont il parle avec détachement. « Désormais, j'ai du recul et j'ai gagné en maturité. Ça m'a permis de changer de philosophie de vie. »

Les résidents issus de plusieurs cantons romands sont placés dans ce programme par la justice des mineurs ou les sociétés de protection de la jeunesse dans la majorité des cas. « Prenez un jeune que vous mettez en prison,

imagine Éric Maroni. Ça n'a absolument aucun intérêt. Il va simplement développer son réseau et sortira sans formation, ne s'intégrera pas et coûtera encore plus cher à la société. »

## Immersion dans la nature

Dès leur arrivée à Arzier, les jeunes débutent le processus de désistance par un rite de passage essentiel, celui du stage en pleine nature, accompagné par des instructeurs qualifiés. Le but: provoquer

le petit déclin qui déclenchera le reste. « On le sait, la nature est la meilleure thérapeute qui existe. Et avec elle, les conséquences de ses actes sont immédiates, relève Éric Maroni. Dès le troisième jour, généralement, il y a un lâcher-prise, les participants craquent, fondent en larmes. Ils comprennent peu à peu qu'ils sont obligés de changer fondamentalement s'ils veulent pouvoir s'intégrer de nouveau dans la société. »

Au total, ce sont vingt et un jours que les jeunes passent dans la forêt, entre bivouacs et feux de camp, le temps nécessaire pour développer de nouvelles habitudes. « C'est aussi une période suffisante pour amener le jeune à lâcher ce qu'il a à lâcher », poursuit le directeur. Pedro a lui aussi bénéficié de la « secouée » du séjour en autonomie dans la forêt: « C'est devenu thérapeutique, assure-t-il. Quand je marche, je ne pense à rien d'autre. »

Après ces trois semaines de choc, les résidents restent entre trois mois et trois ans dans la structure, en fonction de leurs progrès. La routine quotidienne, elle, n'est pas si éloignée d'une vie en colocation: on se partage les espaces communs, on fait le ménage, on apprend le respect d'autrui, on profite de moments de détente...

Et parce que l'abandon du chemin de la délinquance doit forcément être remplacé par une autre forme de trajectoire, les résidents bénéficient sur place d'une formation. « Les jeunes qui viennent ici sont des « Edward aux mains d'argent », explique Éric Maroni. Ils ont les outils et les compétences, mais ils doivent apprendre comment les utiliser. »

Pour Pedro, cela s'est concrétisé par un CFC de cuisinier, qu'il réalise directement dans les locaux du Cube. « Grâce à cet endroit, je sais que je vais pouvoir

m'adapter facilement dès que je sortirai, sourit-il. Je n'ai plus peur de l'avenir. »

## Alternative au foyer

Face à ces jeunes fragilisés, souvent extrêmement méfiants vis-à-vis de la société et des institutions traditionnelles, les quelque 20 collaborateurs de Stage Nature doivent faire figure de mur inébranlable. Ici, seulement une poignée d'éducateurs sociaux, mais surtout des anciens de l'armée ou agents de sécurité qui travaillent en parallèle avec des thérapeutes.

« Les jeunes connaissent le système et les services d'accueil, mais on a voulu casser le référentiel, leur faire comprendre d'emblée qu'on n'est pas un foyer. » Avec toujours comme fondement le balayage de leur vie d'avant et de leurs écarts, aussi graves ont-ils été.

La fierté est palpable dans la voix d'Éric Maroni. Car, selon lui, la méthode fonctionne, même pour ceux chez qui tout a échoué. « Les jeunes qui fuyaient ne fuguent pas d'ici, constate-t-il simplement. On travaille en complémentarité avec les foyers traditionnels, qui ne sont pas forcément préparés à se retrouver confrontés à la délinquance juvénile. »

Du haut de ses 17 ans, Michael raconte son arrivée en décembre dernier. « Au départ, je ne voulais absolument pas venir. J'ai mal vécu mon arrivée, car j'avais l'habitude de sortir tout le temps, et ici j'ai compris que j'allais devoir faire mes preuves et montrer mes compétences. »

À l'heure actuelle, le jeune en phase de résilience est en cours de formation pour devenir concierge, lui qui se destinait à être paysagiste mais qui a « tout lâché ». « L'avenir me paraît encore lointain, mais je sais que je veux me tourner vers le domaine de l'entretien des bâtiments. »

## Processus

### La notion de « désistance »

Le terme « désistance », néologisme issu de l'anglais « desistance from crime », caractérise le processus d'arrêt des conduites délinquantes. « Dans son appréhension la plus large, il traduit de la stabilisation d'un mode de vie désormais exempt d'infractions », explique Aurélie Stoll, chercheuse à l'École des sciences criminelles de l'Université de Lausanne, dont la thèse de doctorat porte sur cette notion.

« C'est un cheminement qui prend du temps et qui s'accompagne de modifications, tant chez la personne que dans son environnement », souligne-t-elle. Ce chemin exigeant nécessite des soutiens de l'entourage. « Le parcours de sortie de délinquance d'un individu et son potentiel de changement ne peuvent reposer sur ses seules épaules. »

En effet, et c'est peut-être l'élément le plus important, le changement n'est jamais aussi fort que lorsqu'il est reconnu par autrui. Les moteurs peuvent alors être une nouvelle rencontre, mais pas seulement. « Il s'agit d'une conjonction d'éléments, c'est comme une recette de cuisine dont on ne connaît pas les ingrédients dès le départ; mais dans laquelle la délinquance ne fait plus partie », image Aurélie Stoll. Si ce processus s'opère en zigzag et comprend le plus souvent des coups durs, il est fréquent de « constater, parfois des années après, qu'une remarque ou un conseil a eu une influence sur notre trajectoire de vie. » MDU

## Le Cube de Verre, créé pour l'accompagnement

● Avant que l'association Stage Nature n'y prenne ses quartiers en 2021, le centre du Cube de Verre est resté inutilisé durant plus de cinq ans. Son propriétaire, Joseph Stutz, a entrepris les lieux en attendant de trouver un acheteur. Construit en 2011, le complexe avait coûté près de 10 millions de francs. Derrière ce projet d'envergure se trouvait Anna Stutz-Berti, mère d'une

enfant autiste, qui souhaitait développer un espace de prise en charge et d'accompagnement personnalisé pour les jeunes atteints d'autisme. Créée en 2001, la Fondation Cube de Verre avait alors pu poursuivre ses activités dans un lieu sur mesure, mais avait dû quitter le complexe d'Arzier en 2015 faute d'aides financières.

Christian Brun